

LA QUESTION DES VALEURS DANS L'ÉCOLOGIE

Zbigniew Kuderowicz
Białystok, Pologne

Pour fonder un système de valeurs susceptible de présider à la protection de l'environnement naturel, c'est le postulat du respect de toute vie qu'on avance le plus souvent au titre de proposition de base. On prétend, en effet, que la vie est une valeur suprême et qu'il ne faut donc rien faire contre elle. On y parle de la vie au sens le plus large du terme, non seulement de la vie humaine dans toutes ses dimensions, mais aussi de la vie animale et même végétale.

L'évidence apparente de telles propositions disparaît dès qu'on se met à réfléchir d'un peu plus près aux propriétés de la vie. Il suffit de se rendre compte que la vie est inséparable de la mort. Le fait que toute vie est finie et donc condamnée à la décomposition, plus lente ou plus rapide, par la mort, n'est pas, dans ce contexte, très important. Ce qui compte davantage, c'est un autre lien entre la vie et la mort, à savoir le fait que le maintien de la vie d'une espèce exige la restriction d'autres vies. De nombreuses espèces animales se nourrissent d'individus d'autres espèces. Les animaux rapaces, vivant grâce à la limitation – la mise à mort – qu'ils pratiquent, constituent une variante naturelle, et nullement exceptionnelle de la vie. Qui plus est, le maintien de la vie par la mort s'observe non seulement entre les espèces différentes, mais aussi au sein d'une même espèce. Les individus plus faibles et plus vieux sont livrés à la violence des plus forts et des plus jeunes, souvent jusqu'au sacrifice de la vie. Dans la nature, la vie n'est pas une idylle; elle est dominée bien plutôt par la lutte pour la conservation, l'agressivité et la mort des plus faibles.

Il est peut-être utile de rappeler que le développement biologique de l'humanité et le perfectionnement de l'organisme humain (y compris de la performance du cerveau) ont été dus à la consommation de protéines animales, donc au sacrifice de la vie de certains animaux. Cette thèse révoltera sans doute les partisans du végétarisme. Il convient de leur faire observer que la totalité aussi complexe qu'est l'organisme humain n'aurait pas pu se former sur la base des pratiques végétariennes. Le végétarisme n'a pu apparaître qu'au moment où l'assimilation de protéines animales était déjà devenue la condition naturelle de la vie humaine. Le végétarisme ne peut pas constituer, en tout cas, une recette universelle pour l'humanité, il est condamné à rester une conduite élitaire. De manière générale, l'espèce humaine vit et se conserve en tuant les représentants d'autres espèces animales. Dans ce cas-là aussi, la mort conditionne la vie.

Cela étant, il faut conclure que le biologisme axiologique qui postule le respect de toute vie est une position irréaliste. Son postulat n'est qu'une

déclaration sans fondements, où l'on oublie que le respect d'une vie exige l'acceptation d'une mort. Remarquons, en plus, que le postulat de respecter toute vie n'est pas du tout univoque. La manière de l'appliquer dépend du sens précis qu'on lui donne. Le respect de toute vie peut signifier le maintien délibéré et voulu de la vie, quelle qu'elle soit. Mais on peut l'entendre aussi comme le refus d'intervenir dans des phénomènes vitaux, comme le postulat de non-ingérence dans les lois de la nature et celui de soumission à la spontanéité des processus biologiques.

Quand le respect de la vie équivaut à la foi en une loi naturelle conçue comme garante de l'ordre dans la nature et dans la vie humaine, on met en cause le sens de l'ingérence humaine dans la spontanéité de la vie, telle l'extermination des bactéries responsables de maladies épidémiques, puisque les bactéries elles aussi sont une manifestation de la vie. On met en cause, avant tout, le sens de l'activité médicale.

Bref, si le postulat de respecter toute vie devait être pris au sérieux, il nous empêcherait de donner sens à l'activité visant la protection de l'environnement. En effet, il justifie la passivité et pousse à l'acceptation passive de l'environnement. Appliqué comme moyen de la protection de l'environnement, ce postulat équivaut, au fond, à celui de ne rien changer à cet environnement ou à celui d'en conserver le *statu quo*.

Néanmoins, il faut aussi rendre justice au biologisme axiologique. Il rend possible et sensée la recherche qui vise la détermination des conditions naturelles optimales pour l'épanouissement de la vie humaine. Cette tâche est assumée par la biologie de l'environnement ou la biologie écologique cherchant à définir les relations entre le milieu naturel et l'organisme humain qui permettent à celui-ci de se conserver et de se développer.

Dans le biologisme axiologique, je ne mets en question, pour les raisons évoquées ci-dessus, que le postulat de conserver la vie en tant que telle sans chercher à préciser la qualité de cette vie même. Or le sens de l'activité pour la protection de l'environnement devrait être défini non pas en fonction de toute vie, mais en fonction d'une certaine qualité de la vie. Cette activité devrait avoir pour but non la conservation de toute vie possible, mais celle d'une vie distinguée, dotée de hautes qualités.

On peut dire en un mot que la qualité de la vie qui en fait une valeur est la santé en tant qu'état optimal de la vie humaine.

En passant sur l'histoire de la notion de santé, bornons-nous à en présenter une conception moderne. La santé doit être entendue comme le modèle général de fonctionnement des processus biologiques qui se manifestent dans la vie d'une collectivité humaine et qui permettent la pleine satisfaction des besoins biologiques et culturels d'une société.

On pourrait indiquer trois aspects du concept universel de santé. Le premier consiste à concevoir la santé comme performance psycho-physique qui permet à l'organisme humain d'éviter les maladies et de fonctionner sans perturbations. La médecine du XX^e siècle y ajoute un autre aspect, à savoir le sentiment subjectif de santé comme état psychique de confort et de

satisfaction. Enfin, dans la définition contemporaine de la santé, il faut inclure les conditions écologiques indispensables (l'air, l'eau, la nourriture), déterminées par les sciences de la nature.

La santé ainsi définie présente la valeur écologique majeure. Le fait que cette définition comprend les conditions écologiques nécessaires permet de l'appliquer au domaine de la protection de l'environnement au titre d'un critère d'évaluation des activités humaines.

Poser la santé comme valeur écologique veut dire rompre avec le biogisme primitif et avec l'«égalitarisme vital». Il n'est pas vrai que toute vie est saine et le vivant humain ne peut être qualifié de sain que dans des conditions déterminées. De plus, la santé est une valeur à différents degrés; ses composantes ne sont pas toujours toutes réalisées, il est plus fréquent qu'elles se réalisent partiellement. De fait, la santé des sociétés s'écarte de l'idéal et elle prend des formes diverses, satisfaisant plus ou moins aux exigences de la santé comme valeur écologique.

La distance prise à l'égard du biogisme se traduit aussi par l'acceptation de l'activité cherchant à détruire certaines formes de vie qui menacent la santé humaine (tels les virus et les bactéries).

La santé comme valeur implique le postulat de soutenir, à des proportions convenables, toutes les formes de vie qui influent sur la santé de la population humaine. Il importe de maintenir un certain équilibre entre les différentes composantes du milieu naturel et c'est bien l'égard à la santé sociale qui devrait régler cet équilibre.

Accepter la santé comme valeur écologique majeure, c'est ouvrir la perspective d'un large programme de prophylaxie sanitaire.